

l'autre ? Comment échapper à ce côtoiement infertile de tous avec tous ? Comment ne pas céder à cette information généralisée qui sépare et cloisonne ? Parler ou se taire, se soumettre ou combattre, gouverner ou se laisser écraser, aucune initiative n'a de signification efficace. De tous côtés, les issues sont fermées. Les objets, les dispositifs sont étrangement oppressants. Les êtres sont frappés d'une transparence glacée et se livrent à des opérations aux impératifs indéfinissables. Qui sont-ils ? Hommes marteaux, gestionnaires de l'apparence, relieurs de langues, tricoteurs d'opinions, paradeurs de l'ombre, ils ne se constituent que par rapport à la situation dans laquelle ils s'inscrivent mécaniquement. Michel Herreria peint les ravages de l'exacerbation d'un système de contrôle et d'asservissement, de médiatisation et d'isolement. Il plonge dans un fantastique politique qui s'avère assez riche de contradictions et d'impostures pour lui fournir de solides effets. Mais chez lui, aucune raideur, aucune volonté laborieuse de dénonciation. Il extrait habilement de cette matière une dimension burlesque et, en ce temps d'aveuglement, lance en guise de fusées éclairantes des saynètes caricaturales inspirées par l'actualité.

Didier Arnaudet

ibos

Andrea Caretto et Raffaella Spagna

Le Parvis centre d'art contemporain
8 février - 7 avril 2007

Après une démarche artistique individuelle, puis constatant la convergence de leurs recherches, les artistes italiens Andrea Caretto et Raffaella Spagna développent, depuis 2002, une œuvre commune. Ils ont le souci de l'élémentaire du monde, et donc de rétablir une continuité entre la forme passagère de la vie et la profondeur de mémoire dans laquelle elle se déploie. Ils reviennent ainsi à une observation primordiale, à des gestes simples qui n'inventent rien mais prolongent une expérience de la connaissance, des actions de proximité, de réconciliation autrement plus décisives que tout impératif d'originalité. Ils portent une attention vive, exigeante, à des matières premières, des « biens à l'état naturel » selon leur définition, et collectent, vérifient, activent des informations sur les questions de l'origine, de l'évolution et de l'énergie.

Ils transforment une table en bois brut en une portion de champ où poussent les trois premières céréales domestiquées par l'homme au néoli-



Andrea Caretto et Raffaella Spagna.
Vue de l'exposition

thique : petit épeautre, épeautre moyen et orge. Ils ne conservent d'un planisphère que dix-neuf endroits, marqués par une boule de verre contenant des graines, où a débuté le contrôle par l'humain du cycle de diverses plantes. Une vidéo présente en accéléré le processus de croissance de l'orge. Une autre montre les artistes dans des opérations de récolte des orties, puis de séchage, de macération pour l'obtention de fibres prêtes à être filées. Une boule de fibres d'orties est suspendue au plafond. Douze silhouettes d'arbre

rappellent les principales espèces composant les forêts préhistoriques des plaines d'Europe éliminées par l'homme pour créer des espaces dédiés à l'habitation, l'agriculture et l'industrie. Un parquet réalisé avec ces mêmes bois propose une visualisation en plan de la plaine de Tarbes et de la forêt préhistorique qui la recouvrait. Ces interventions et installations ne s'inscrivent pas dans une quête d'une plénitude originelle, d'une forme ancienne, immémoriale de l'environnement. Il ne s'agit pas d'être dans

l'arrêt contemplatif, figé dans la nostalgie de l'innocence d'une sauvagerie héroïque, mais de mobiliser des instruments scientifiques, culturels et sensoriels pour constater et analyser le cours du monde tel qu'il va et où se mêlent les événements et les signes cruels d'un changement perpétuel qui semble la seule raison d'agir d'un système désormais privé de toute autre fin qu'économique. Si Andrea Caretto et Raffaella Spagna amassent des données, des grilles de lecture, des axes de réflexion, ce n'est pas pour nous imposer une compacité dogmatique. Tous ces documents, ces matériaux d'étude, de démonstration et de prospection, ces interrogations de temps et de savoirs, ils nous incitent à les regarder avec eux, les toucher, les respirer et les écouter et à en saisir la dimension acérée, coupante.

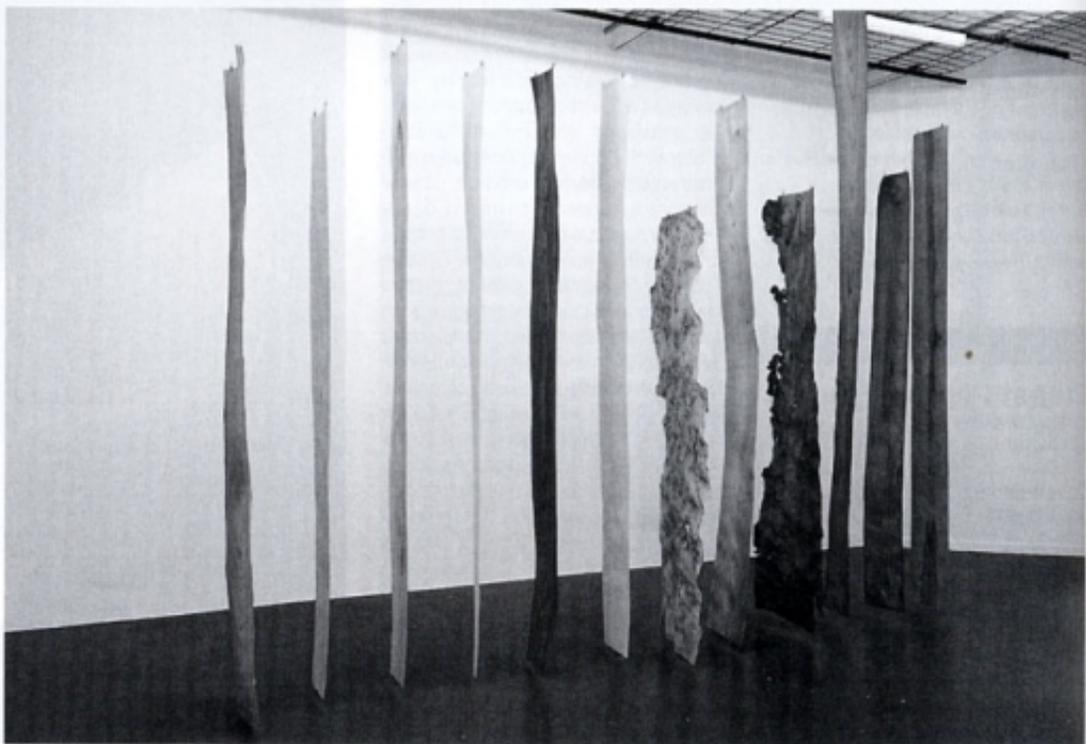
Didier Arnaudet

paris

Alice Anderson

Galerie Yvon Lambert
3 février - 3 mars 2007

Si l'on apprécie les contes sans fées, sans espoir, sans morale et sans princes charmants, on adorera *la Femme qui se vit disparaître - Réminiscence* d'Alice Anderson. Tourné dans le Whitshire en 2006, ce court-métrage de 8 minutes met en scène une vieille femme (en fait un fantôme) qui se remémore le jour où elle a été bannie



Andrea Caretto et Raffaella Spagna.
Vue de l'exposition